

La cathédrale de Reims victime de la culture boche.

Là-dessus, l'Empereur insista sur son droit d'être prévenu de toute négociation du Chancelier avec les chefs des partis du Parlement. Je repoussai cette prétention.

« — Je ne puis admettre, m'écriai-je, aucune surveillance dans mes rapports avec les députés, et je n'accorde à personne le droit de commander dans ma maison.

« — Pas même si je vous l'ordonne comme Souverain? reprit le monarque en proie à la plus violente surexcitation.

« — Pas même dans ce cas, Majesté. Les ordres de mon Empereur s'arrêtent à la porte du salon de ma femme. »

« Et j'ajouta :

« — Ce n'est que pour tenir une promesse faite à l'Empereur Guillaume Ier que je suis resté au service de son petit-fils. Si je gêne Votre Majesté, je suis prêt à me retirer. »

Cette fois, c'était la rupture à bref délai. Arrivée à un diapason aussi aigu, la discussion ne pouvait aboutir qu'à la révolte ouverte de M. de Bismarck ou à sa chute.

Chose étrange! le Chancelier, que son coup d'œil ordinaire abandonnait singulièrement en ces dramatiques circonstances, ne s'en rendit pas compte. Il n'avait offert sa démission que dans l'intime conviction qu'elle ne serait pas acceptée, et il ne croyait pas l'Empereur capable de le prendre au mot.

A la vérité, Guillaume II, surprenant dans ses pensées, ondoyant dans ses actes, et qui savait d'ailleurs à quelle « forte tête » il avait affaire, ne brusqua rien. Il prit la journée pour réfléchir. Ce silence acheva de tromper le Chancelier, en le fortifiant dans cette idée que l'Empereur reculait.

Aussi, ne se préoccupait-il pas autrement d'atténuer par une démarche quelconque l'irritation du Kaiser, et il se mettait à rédiger le fameux rapport demandé sur « l'Ordre de cabinet de 1852 », quand le 17 au matin, on lui annonça la visite inattendue du général de Hanhke, aide de camp du Kaiser.

L'entrevue fut courte, mais éloquente :

« Sa Majesté, dit l'impérial messenger, attend la demande de démission de Votre Altesse. Elle daignera la recevoir à 2 heures.

« — Veuillez dire à Sa Majesté, répondit le Prince, en surmontant son émotion, que mon état de santé et la gravité d'une démission donnée brusquement dans les circonstances actuelles ne me permettent pas d'accéder immédiatement à son ordre. Ce serait, pour moi, un manque de conscience à l'égard de l'Empereur et de la nation, si, dans l'état présent des choses, je quittais mon poste. En remettant aujourd'hui entre les mains de Sa Majesté une demande de retraite, je donnerais une image de la situation absolument fautive au point de vue historique. L'Empereur a le pouvoir de me signifier mon congé à n'importe quelle heure. Quant à moi,



Guillaume II, empereur.

je ne puis mettre fin à ma carrière politique par un acte dont je considérerais les suites comme fatales pour le peuple et l'Empire allemands.»

Le général de Hahnke s'inclina sans mot dire et partit porter cette réponse à l'Empereur.

L'émotion fut grande dans les milieux ministériels. Qu'advierait-il de cette crise constitutionnelle ? Les collègues de Bismarck, qui connaissaient son caractère altier, sa nature violente, se demandèrent très sincèrement s'il n'allait point se laisser entraîner à quelque extrémité regrettable. D'autre part, ils comprenaient — trop tard — qu'en travaillant contre M. de Bismarck, ils avaient travaillé contre eux-mêmes et tous leurs successeurs. Le Chancelier était le dernier obstacle à l'absolutisme impérial : lui brisé, les autres ne pèseraient guère.

Alors, on vit ces Ministres qui, la veille encore, contraignaient les plans du Prince, autant qu'il était en leur pouvoir, se retourner vers lui à cette heure suprême.

On vit ces mêmes hommes politiques qui avaient été les complices du Kaiser, lorsque celui-ci publiait ses Rescrits sans le contreseing du Chancelier, on les vit d'accord avec M. de Bismarck pour déclarer qu'il fallait maintenir dans son intégrité l'Ordre de cabinet de 1852, qu'eux-mêmes violaient un mois auparavant.

Lorsque le Prince leur eut, en outre, exposé les circonstances de sa violente discussion avec l'Empereur, ils trouvèrent, comme lui, que «sa vieillesse avait droit à plus d'égards de la part du jeune Souverain». Bref, ils associaient presque leur cause à la sienne !

Ce n'est pas tout. Le soir de cette même journée, ils se réunissaient chez M. de Boetticher — hors la présence du Prince, bien entendu — et décidaient d'entreprendre une démarche collective auprès de l'Empereur et du Chancelier, pour tenter d'arranger le différend à l'amiable. Mais ils avaient à peine terminé leur délibération qu'un aide de camp impérial sonnait à la porte de M. de Boetticher. «Il venait prier ces messieurs de se dispenser de tou-

te peine, car l'Empereur n'avait plus besoin de leurs conseils : ses résolutions à l'égard du Prince de Bismarck étaient prises...»

Extraordinaire, n'est-ce pas ? le flair de cette police impériale qui sait d'avance ce qui va se décider dans une réunion ministérielle, et procure au Kaiser le moyen de parer un coup qui n'a pas encore été porté !...

Cependant, en apprenant par le général de Hahnke que le Prince refusait d'obéir sans délai, Guillaume II sentit s'accroître son exaspération. Il n'avait, à son gré, que trop tergiversé.

Avant la fin de l'après-midi du 17 mars, le chef du cabinet civil, M. de Lucanus, reparaisait devant le Chancelier et lui réitérait, au nom de l'Empereur, la demande de sa démission, en ajoutant que le Souverain s'étonnait qu'elle tardât. Il fixait même une heure à laquelle elle devait être remise.

«Je suis prêt, répondit cette fois M. de Bismarck, à signer tout de suite mon simple renvoi, mais pour présenter une demande de retraite qui serait le dernier document officiel, émanant d'un Ministre qui a fait une certaine figure dans l'histoire de l'Allemagne et de la Prusse, j'ai besoin d'un délai. Je me le dois à moi-même, et à l'histoire qui saura un jour pour quelle cause j'ai reçu mon congé.»

Le Prince, c'est bien évident, essayait de gagner du temps, espérant, contre toute attente, que Guillaume II aurait à la minute décisive une hésitation.

Mais M. de Lucanus devait bien vite couper court à cette suprême illusion.

«Sa Majesté, ajouta le Chef du Cabinet, vous offre très gracieusement, en remerciement des services que vous avez rendus à la Couronne et à la Patrie, le titre de Duc de Lauenbourg.»

«— Ah ! interrompit M. de Bismarck en souriant — et quel souvenir ! — j'aurais pu être duc depuis longtemps, si j'avais voulu !

» — Je crois pouvoir vous donner l'assurance, dit encore von Lucanus, que Sa Majesté a ajouté à ce titre une dotation qui permettra à Votre Altesse de tenir son rang.

» — Je ne doute nullement des bontés de Sa Majesté, déclara le Prince en rompant l'entretien, mais vous voudrez bien dire au Kaiser que j'ai derrière moi une carrière qui ne permet pas de supposer que je la termine en courant après une gratification, comme un facteur des postes.»

C'était catégorique, presque insultant. M. de Lucanus se retira, fort content au fond sans doute, car il était le premier intéressé à la disparition du Chancelier.

L'ambition qu'il dissimule et qui a fait de lui une Eminence grise, extrêmement habile à jouer de Guillaume II, dirigeait déjà ses actes, et, sans qu'il pût être assuré de la longue et influente carrière qu'il a parcourue depuis, dans l'ombre de son maître, il entrevoyait cependant la possibilité d'une brillante fortune que la retraite de l'autoritaire et encombrant Chancelier ne pouvait que faciliter.

Dans les trois jours qui suivirent l'entretien de M. de Lucanus et de M. de Bismarck, celui-ci travailla à l'exposé motivé de sa demande de démission. Ce mémoire, auquel il donna de vastes proportions, avait pour objet de défendre dignement ses derniers actes administratifs. Le Prince voulait que, si on le publiait un jour (il ne l'a pas été jusqu'ici), le monde politique se rendit bien compte, en le lisant, que «des motifs de santé n'avaient nullement déterminé cette démission». Il s'efforça surtout de démontrer que sa présence au Ministère des Affaires Etrangères, était indispensable à la sûreté de l'Empire. Personne n'avait son expérience et ne possédait comme lui, la confiance des Cours Etrangères. Si, par exemple, les relations russo-allemandes s'étaient refroidies dans les derniers temps, il fallait en faire remonter la cause à cette impériale méprise — «Autokratische Mis-



Le vieux Kaiser.

griffe» — qui peu à peu avait restreint l'étendue des pouvoirs attachés au titre de Chancelier.

Enfin, le 20 mars, le Prince de Bismarck envoyait à l'Empereur ce fameux mémoire, rédigé et mis au net.

« Comme cette pièce était très volumineuse, dit M. de Bismarck, le Kaiser ne pouvait pas l'avoir parcourue à l'heure où il envoya Lucanus et Hahnke m'apporter ma démission à signer. Mais mon étonnement ne devait pas s'arrêter là. Moi, qui avais pris bien soin de spécifier que ce n'était pas mon état de santé qui nécessitait une retraite aussi prompte, je fus stupéfait de lire — et d'avoir à approuver — que ma démission était motivée par l'affaiblissement de mes forces. »

M. de Bismarck signa, quand même, la rage au cœur. Mais, colosse déchu, il garda jusqu'au dernier jour de sa vie la haine la plus vive à son vainqueur. Il le fit attaquer dans son journal les «*Hamburger Nachrichten*. »

On sait qu'en dépit de quelques messages ou visites d'apparat, le Souverain et le Ministre ne se réconcilièrent jamais.

Mourant, le vieux Chancelier imagina, pour se venger du Kaiser, un trait subtil, une sorte de «*flèche de Parthe* » perpétuellement dirigée contre

son maître ingrat. Il ordonna que l'on gravât sur le marbre de son tombeau ces simples mots :

« Ici repose le Prince Bismarck, un fidèle serviteur de l'Empereur Guillaume Ier. »

Pour Guillaume II, pas un souvenir : l'oubli éternel.

I.

Guillaume II au physique

Guillaume II est au midi de sa vie. Physiquement et moralement, sa croissance est accomplie. Esquisser le portrait de ce Prince est un problème tentant, mais rien n'est moins aisé que de rendre exactement les traits de cette physionomie essentiellement mobile et cinématographique. Le masque, aussi bien que l'âme, a varié avec les années.

Quand Sa Majesté vit le jour, elle avait, dit-on, le bras gauche plus court et plus faible que le bras droit. Accident, ou tare primogénitale ? On ne sait. Le bras gauche, pressé de venir au monde, passa en premier intempestivement. Un des praticiens présents manqua d'adresse, et le membre fut quelque peu malmené. De là sa faiblesse ; c'est du moins la version de la Cour. Les socialistes (qui se dis-



Le soldat allemand en 1870.

tinguent dans tous les pays par l'aménité de leurs opinions), ont nié l'accident et parlé de rachitisme et de dégénérescence. En fait, l'Empereur se sert également de ses deux bras et de ses deux mains. Et, par exemple, quand il joue du piano, — ce qui est assez fréquent — on ne peut se douter d'une différence de force et de souplesse entre l'un ou l'autre de ses bras.

Guillaume II est d'une stature un peu au-dessus de la moyenne : 1 m. 71. Depuis cinq ans, il a engraisé. Et, depuis 1902, il paraît vieillir assez rapidement.

Sa physionomie réelle diffère sensiblement des portraits répandus dans le commerce. Elle n'est pas moins apprêtée, mais elle a un relief et une expression dont les reproductions les meilleures ne donnent qu'une imparfaite idée. Le crâne est moyen et régulier, l'ossature fait saillie sous la chair peu épaisse. Le front est haut, large et bombé ; deux sillons vont des tempes vers le nez qui est droit, fin et relevé de la pointe. Les sourcils sont châtain foncé. Les yeux, ni enfoncés ni saillants, d'un gris bleu clair ; leur expression naturelle, au repos, est l'indécision voilée du rêve ; l'éclat impérial du regard, dans les portraits, n'est qu'un éclat de parade.

La bouche est grande, et la dentition peu saine, sagement restaurée. Les lèvres épaisses surtout la lèvre inférieure. Le menton est fort, mais arrondi ; ce n'est pas un menton opinâtre. La voix est haute, bien timbrée ; l'articulation nette, les intonations variées, surtout quand l'Empereur veut plaire ; le débit est naturellement rapide lorsque le Souverain parle allemand ou anglais, et plutôt lent lorsqu'il s'exprime en français.

Particularité remarquée par les personnages avec lesquels il s'est entretenu, l'Empereur n'a pas l'accent un peu rauque des Allemands qui s'expriment dans une langue étrangère. Lorsqu'il parle français, il trouve sans effort les expressions originales, les idiotismes, voire même certains termes du vieux langage ou du nouveau.

M. Jules Simon avait été particulièrement frappé d'entendre l'Empereur employer le mot « godailler » dont on connaît la pittoresque signification.

Le geste impérial est fréquent. Dans l'abandon des causeries intimes court, spontané, moins fréquent, large et calculé dans les audiences à effet.

Au fur et à mesure que Guillaume II a senti grandir sa puissance et sa popularité, sa physionomie, ses façons d'être et d'agir se sont modifiées.

Vers 1880 — à 21 ans — sa figure est pleine et sans caractère ; l'attitude est modeste ; le regard n'est que rêveur. La lèvre inférieure paraît plus proéminente qu'aujourd'hui. Dans son ensemble, le visage est d'un sensuel et d'un naïf. En 1884, la physionomie prend du caractère : le nez s'affirme, le masque se dessine, mais les traits, au total, sont encore peu expressifs. En 1887, le modelé s'accuse plus net, les sillons s'accroissent, les pommettes se creusent ; et, en 1888, l'expression des yeux change, elle devient grave et étudiée : Guillaume II est sur le trône.

Son apparence extérieure devient alors un de ses principaux soucis. Bussler, Marx, W. Schuch vont le peindre, et le photographe de la Cour sera sur les dents. Portraits et photographies n'expriment encore que la gravité. Mais les socialistes allemands donnent à la Couronne des inquiétudes autrement sérieuses que celles que peut lui causer la crise boulangiste en France.

On a alors, en 1891, la toile de Prell, où Guillaume II paraît sombre, redoutable et résolu à tout. Il tient alors l'Allemagne dans sa main et le socialisme semble plier. Desormais, avec Koner, Noster, Fechner, Kossek, Herkomer — et bien d'autres — nous avons une série de portraits d'apparat où la personnalité humaine finit par disparaître. Ce n'est pas l'homme, c'est le demi-dieu, c'est l'Empereur qui a posé. Nous sommes alors en 1892. Le regard est pour toujours impérial, la moustache n'est pas encore retroussée en pointe. Elle est peignée en éventail.

C'est en 1894 que, après toute une série de coupes différentes qui passionnèrent les pays germaniques, le type définitif fut adopté : la moustache en pointes relevées sous les yeux et poignardant le ciel. Cette découverte se fit avec la collaboration du perruquier de la Cour, Hapy, qui, dans les premiers temps, suivait partout son auguste maître pour assurer le maintien de la moustache impériale sur le pied de guerre. Hapy et la marque de fabrique de ses fixe-moustaches (« Es ist erreicht ! » Ça y est !) furent bientôt célèbres ; et depuis, dans le monde, dès que retentit le nom de Guillaume II, les peuples, aussitôt, pensent aux fixe-moustaches.

A dater de 1894, les traits s'accroissent de plus en plus. La figure s'amincit, tandis que le corps s'épaissit ; la lèvre inférieure tend au dédain et la bouche a des plis d'ironie ; les yeux regardent haut et droit et toujours d'une manière indomptable. Il n'y a guère que deux portraits impériaux qui ne reproduisent point cette physionomie de commandement. L'un d'eux représente Guillaume II en marin. Le Souverain est là, en vacances ; il a l'air jeune et gai. La même expression se trouve dans la toile de Marguerite Fritze (1898). Le visage est ouvert et souriant.

La dernière photographie connue le représente en hussard de Dantzig ; il a la physionomie d'un homme mûr, et réfléchi, sans gravité affectée. Il ne joue plus son rôle, il le vit.

Portraits ou images photographiques le montrent le plus souvent en uniforme. Il n'existe que cinq poses de l'Empereur en civil.

On connaît sa vertigineuse prestesse à changer de costume, et nul n'ignore qu'il possède une formidable garde-robe. Aux réceptions, aux fêtes, aux audiences, il est toujours en tenue militaire. Voya-



Fantassin Français en 1870.

ge-t-il en Allemagne ? Uniforme. Travaille-t-il dans son cabinet ? Uniforme. Pour le voir autrement, à Berlin ou dans un de ses châteaux, il faut attendre un des jours d'été où il joue au tennis, un de ses sports favoris. Il est alors en flanelle blanche, mais pour quelques heures seulement. La partie achevée, l'Empereur recouvre son costume blanc d'un grand manteau militaire.

Lorsqu'il voyage à l'étranger, par exemple en Norvège, il porte fréquemment l'habit civil. Dans ce cas, les nuances que Guillaume II préfèrent sont le brun et le gris clair. Aux régates du Yacht Club impérial de Kiel, ou bien à celles de Cowes, en Angleterre, l'Empereur paraît en clubman : pantalon blanc, veston bleu, casquette bleue avec l'insigne du Club. Visite-t-il une Cour étrangère, il porte presque toujours l'uniforme d'un des régiments dont il est titulaire. Ce n'est guère qu'à Windsor qu'il déroge à cette règle. On sait que les membres de la famille régnante anglaise, auxquels il est apparenté par sa mère, ne mettent l'uniforme qu'en de très rares occasions, dans les fêtes d'un caractère exclusivement militaire.

Aux obsèques de la Reine Victoria, le Kaiser se montra en grande tenue des grenadiers de la garde prussienne, et l'on raconte que, lorsqu'il parut derrière le cercueil de la Reine, les Anglais n'avaient d'yeux que pour ce « german emperor » déjà bedonnant et un peu voûté, qui, sous les parements et les médailles, et coiffé du casque à l'aigle blanc, avait encore grand air. Les journalistes britanniques lui consacrèrent assurément plus de place dans leurs comptes rendus qu'à la famille royale anglaise tout entière.

Un côté de l'apparence extérieure de Guillaume II plait, dès longtemps, du reste, au caractère britannique : le Kaiser pratique avec passion les sports athlétiques à la manière anglaise : foot-ball, canotage, équitation, tennis, etc. Il se livre à ces exercices autant par goût que parce qu'il a compris que ces exercices lui permettaient de conser-

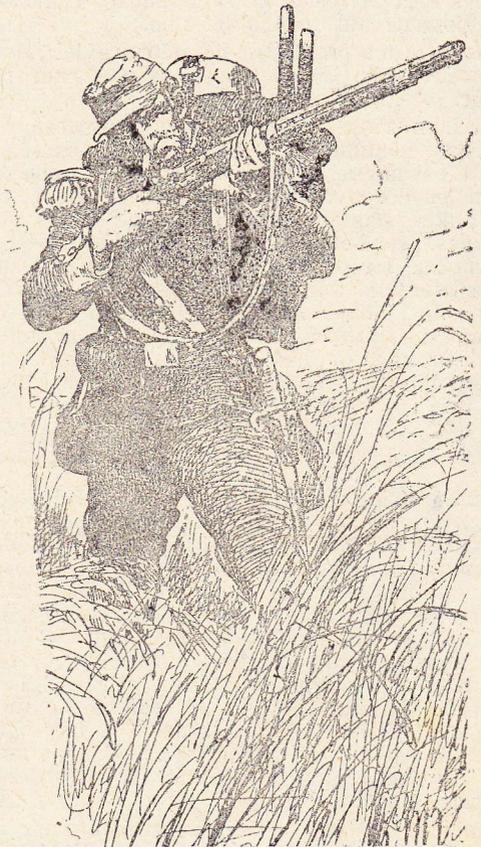
ver sa souplesse et de développer ses forces. Une de ses ambitions a été de mériter le plus longtemps possible le nom de « Schneidiger Brandeburger » (sémillant Brandebourgeois), qu'il aimait lui-même à se donner.

Guillaume II est toujours et partout l'homme des apparences, des extériorités. Il sait frapper l'imagination des masses, et possède à fond la science des attitudes. On a dit d'une de nos grandes tragédiennes : « C'est une Princesse du ges.e. » On peut dire de lui : « C'est un Prince du geste. »

Une photographie du Kaiser que de rares privilégiés seulement ont pu contempler — et encore grâce à une indiscretion — caractérise entre toutes, sa manie d'apparat et ce besoin de décor qui l'occupe sans cesse, tant il est soucieux de donner ainsi l'idée de la grandeur puisqu'il est incapable de la donner autrement. Elle le représente assis sur le trône, l'hermine aux épaules, le sceptre et le globe impérial en mains, et, sur la tête, une reproduction de la couronne de Charlemagne en carton.

Guillaume II n'a jamais été couronné. C'était là son plus cher désir. Il eût voulu ceindre la couronne en grande pompe, dans une cérémonie dont le faste, soigneusement apprêté, eût produit sur l'esprit des foules une impression ineffaçable. Son rêve était de ressusciter ainsi à son profit, la gloire des sacres passés, mais l'acte aurait été anticonstitutionnel. Les Princes de la Fédération s'opposèrent à une solennité qui eût fait de Guillaume II, simple « Empereur Allemand », l'« Empereur d'Allemagne » et donné à la reconnaissance de ce titre une consécration officielle.

Le Kaiser n'avait pas sans doute prévu ce veto, puisqu'en 1892 il s'était fait construire un trône d'après les dessins du peintre Emile Doepler jeune en vue de cette cérémonie, et qu'il avait également commandé une couronne, reproduction de l'ancien-



Fantassin français en 1870.



La « Kultur », Allemande (Punch).

ne, trop étroite pour son front, et qui fut jadis celle de Charles le Grand, Empereur Occident.

Trône et couronne durent être relégués au magasin des accessoires et ne servirent qu'à une séance de pose devant un photographe.

L'artiste dut promettre de détruire les clichés, après en avoir tiré quelques épreuves pour l'Empereur.

S'il n'en vint aucune dans le commerce, il en conserva, néanmoins, deux ou trois dans ses cartons. C'est là que, un peu plus tard, un riche Américain les découvrit. La trouvaille était précieuse. Le Yankee, séduit, offrit en échange de ces photographies peu banales un respectable liasse de banknotes. Le photographe n'eut pas le courage de résister à la tentation, et c'est ainsi que les citoyens de la libre Amérique apprirent que, dans l'unique circonstance où l'Empereur allemand s'est assis sur un trône, la couronne de Charlemagne en tête, il a dû se contenter d'un diadème de théâtre.

* * *

Comme bien on pense la vie familiale du Kaiser n'est pas sans imprévu et l'emploi d'une journée de l'Empereur allemand ne peut présenter rien absolument fixe. Le Prince de Bismarck disait que « l'emploi des jours de Guillaume II était variable comme l'air du temps. » Sincère ou exagérée, l'opinion du vieux Chancelier sur son impérial adversaire, n'a pas empêché les journalistes d'obtenir d'un haut personnage de la Cour, attaché à la personne de Guillaume II, un programme détaillé de la vie quotidienne de l'Empereur. Mais le programme qu'ils ont ainsi divulgué est celui des jours calmes, des jours sans à-coups. Et ils sont rares : à peu près vingt par année.

Quoi qu'il en soit, voici la version, pour ainsi dire traditionnelle, et à peu près semblable à celle dont le « Figaro », un jour, a donné le meilleur texte :

« Le couple impérial se lève généralement à 6 heures. L'Empereur revêt dès le matin l'uniforme de général (petit tenue). C'est une habitude de famille. Guillaume Ier avait coutume de dire : « Nous autres, Hohenzollern, nous ne connaissons pas les robes de chambre (Schlafrocke). L'Impératrice, elle, aussi, porte toujours, même le matin, une robe de ville et jamais de peignoir. A peine debout, l'Impératrice prépare elle-même, dans son petit salon, le café de Guillaume II. Du thé, des œufs, des viandes froides complètent ce premier repas que Leurs Majestés prennent toujours seules. Les valets de pied attendent dans l'anti-chambre qu'on les sonne pour se présenter. Les petits Princes impériaux et la Princesse Victoria-Louise sont admis, entre sept et huit heures, à embrasser leurs parents. A huit heures, le travail commence. L'Empereur entre dans son cabinet de travail, tandis que l'Impératrice donne ses ordres, comme une maîtresse de maison accomplie et s'occupe de ses parures, de ses hôpitaux, des temples qui se bâtissent sous sa protection.

» Au bout d'une heure environ, Guillaume II et l'Impératrice, étés comme hiver, sortent en voiture. La promenade à travers le « Thiergarten » dure généralement de neuf heures à dix heures moins quart. A dix heures, l'Empereur écoute le rapport du maréchal de la Cour, comte d'Eulenburg, dans une vaste salle que décorent les bustes de Guillaume Ier, de Moltke, de Roon, de Richard Wagner. Le maréchal de la Cour lui rend compte des affaires intéressantes de la maison royale, présente le programme des fêtes à donner, des voyages à entreprendre. Au comte d'Eulenburg succède en général le chef du cabinet militaire, M. de Hahnke, puis le chef du cabinet civil, M. de Lucanus, si redouté des Ministres; enfin le Chancelier de l'Empire et de temps à autre, un Secrétaire d'Etat. Les audiences que l'Empereur accorde suivent les rapports.

» A une heure, tout est terminé. L'Empereur et l'Impératrice se mettent à table à une heure et demie, dans la salle des Colonnes, pour le second déjeuner. Le repas, toujours fort simple, auquel prennent part deux fois par semaine les hauts fonctionnaires de la Cour, ne dure jamais plus de trente minutes. Il se compose d'une soupe, d'une entrée, d'un rôti et d'un entremets. Vin de table, rouge ou blanc. Au dessert, du vin de Moselle mousseux.

« Après le dîner, Leurs Majestés prennent le café dans les appartements de l'Impératrice, puis sortent en voiture, visitent les ateliers de peintres ou de sculpteurs.

» A cinq heures et demie, l'Empereur s'occupe des affaires urgentes de l'Etat, va parfois rendre visite à un ambassadeur étranger ou au Chancelier de l'Empire. C'est à ce moment aussi qu'il lit attentivement les journaux dont on lui prépare des extraits, mais dont il réclame de temps à autre des exemplaires, qu'il parcourt quelquefois en entier. La soirée se passe soit au théâtre où un lunch est préparé, soit chez des amis qui présentent à l'avance à l'Empereur la liste des invités, soit encore au château royal. Guillaume II aime beaucoup à jouer au « skat », le plus compliqué, mais aussi le plus intéressant des jeux de cartes allemands. Il lui arrive, quand il perd, de se mettre en colère et d'accabler ses partenaires de reproches véhéments, s'ils ont eu le malheur de faire une faute. Ce moment de vivacité passé, il est, d'ailleurs, le premier à rire, et met, à faire oublier sa vivacité, toute sa bonne grâce, qui est exquise. A minuit, le plus souvent, tout le monde dort au château. »

* * *

Depuis que le Roi de Prusse porte le titre d'Empereur allemand, les frais de représentation de la Cour sont devenus plus considérables. On ne lui alloue, pour y subvenir, aucune indemnité. Il doit



Bismarck, le chancelier de fer.

couvrir ses dépenses, soit avec sa fortune privée qui est considérable, soit avec les revenus de la Couronne royale. C'est seulement en sa qualité de Roi de Prusse que l'Empereur reçoit une liste civile. Tous les ans, il est vrai, le Reichstag vote une somme d'environ 2 millions 600,000 marks pour le «fonds de disposition» de l'Empereur. Ce «fonds de disposition» prévoit les frais des actes de grâce, des donations des secours aux invalides, etc., de sorte qu'il ne reste plus guère, dit-on, que 100,000 marks à Guillaume II. C'est généralement l'Impératrice qui est chargée de distribuer ces dons impériaux. Elle s'acquitte de ses fonctions avec délicatesse et n'a pas peu contribué, par sa bonne grâce, à rendre populaire le nom de son mari.

Jusqu'en 1889, le roi de Prusse recevait du Trésor une rente de 7 millions 719,296 marks, comme revenus des domaines, à laquelle s'ajoutait un supplément de 4 millions 500,000 marks (rente du fideicommiss de la Couronne); soit, en tout, une somme de 12 millions 219,296 marks (1) exactement. La seule somme prélevée sur le budget de l'Empire est comptée à 122,260 marks; elle est affectée à l'entretien du cabinet civil.

Il est admis que le revenu du fideicommiss de la Couronne, doivent couvrir les frais de la Cour, de la nombreuse famille impériale, de l'Impératrice, des frères et sœurs de Sa Majesté, ainsi que la rente fixe des Princes royaux et impériaux. Mais on met encore, à la charge du Roi, les dépenses non couvertes par les recettes des théâtres royaux de Berlin, de Hanovre, de Cassel, des concerts de la Cour, des jardins et châteaux royaux, etc.

Bref, depuis plusieurs années, la somme de 12 millions un quart ne suffit plus. Aussi le Reichstag a-t-il finalement accepté une proposition par laquelle la dotation de la Cour s'est trouvée augmentée de 3 millions et demi de marks. Les revenus impériaux s'élèvent donc, actuellement, à 15 millions 719,296 marks, somme qui, de notoriété publique, est loin de satisfaire à toutes les fantaisies de Sa Majesté.

(1) 15 millions 278,120 francs.

L'Empereur possède une argenterie magnifique. Ce trésor présente une valeur d'environ 5 millions de marks, et date du temps du grand Frédéric et du roi caporal Frédéric-Guillaume Ier.

Le prince Henri en avait emporté une partie lors de son dernier voyage en Amérique pour ajouter à l'éclat de ses repas de gala. Ce sont des pièces d'un véritable intérêt historique et artistique. La plus belle est un service de table pour 50 personnes, dont la valeur intrinsèque est évaluée à 40,000 marks.

A cet argenterie, l'Impératrice peut opposer son écriin qui, s'il n'est pas le plus riche d'Europe — il est incomparablement moins somptueux, par exemple, que celui de la Tsarine — représente cependant la jolie somme de 5 millions de marks.

L'Impératrice n'est pas propriétaire de toutes les parures dont elle dispose : une grande partie de ces pierreries appartient au Trésor de la Couronne Prusse, et l'ensemble est mis à la disposition des reines de Prusse. Les brillants que possédaient déjà l'Impératrice comme princesse de Sleswig-Holstein, ainsi que ceux que l'Empereur lui a offerts, lui appartiennent seuls en propre. Il faut également y ajouter les bijoux dont elle a hérité de l'Impératrice Augusta et de l'Impératrice Frédéric.

Le trésor personnel de l'Impératrice contient les bijoux les plus variés; une trentaine de bagues de toutes valeurs, des broches, des bracelets, ornés de diamants. La toilette de Cour de Sa Majesté, semée de brillants, comporte une traîne estimée 40,000 marks, et qui, avec la parure de brillants dont elle est ornée, vaut trois ou quatre fois plus. Les souliers de bal sont ornés de boucles diamantées.

Détail qui peut intéresser les maris... et leurs femmes, le Kaiser s'occupe volontiers de la façon dont l'Impératrice s'habille, — pour les cérémonies de gala, tout au moins.

Un soir, en Italie, Guillaume II remarqua l'éblouissante robe de bal qui rehaussait l'attitude imposante de la reine Marguerite, tout en lui prêtant un charme inexprimable. La Souveraine était l'objet de l'admiration générale. A ses côtés, bien que mise avec une extrême recherche, l'Impératrice d'Allemagne avait une toilette plate et sans art.

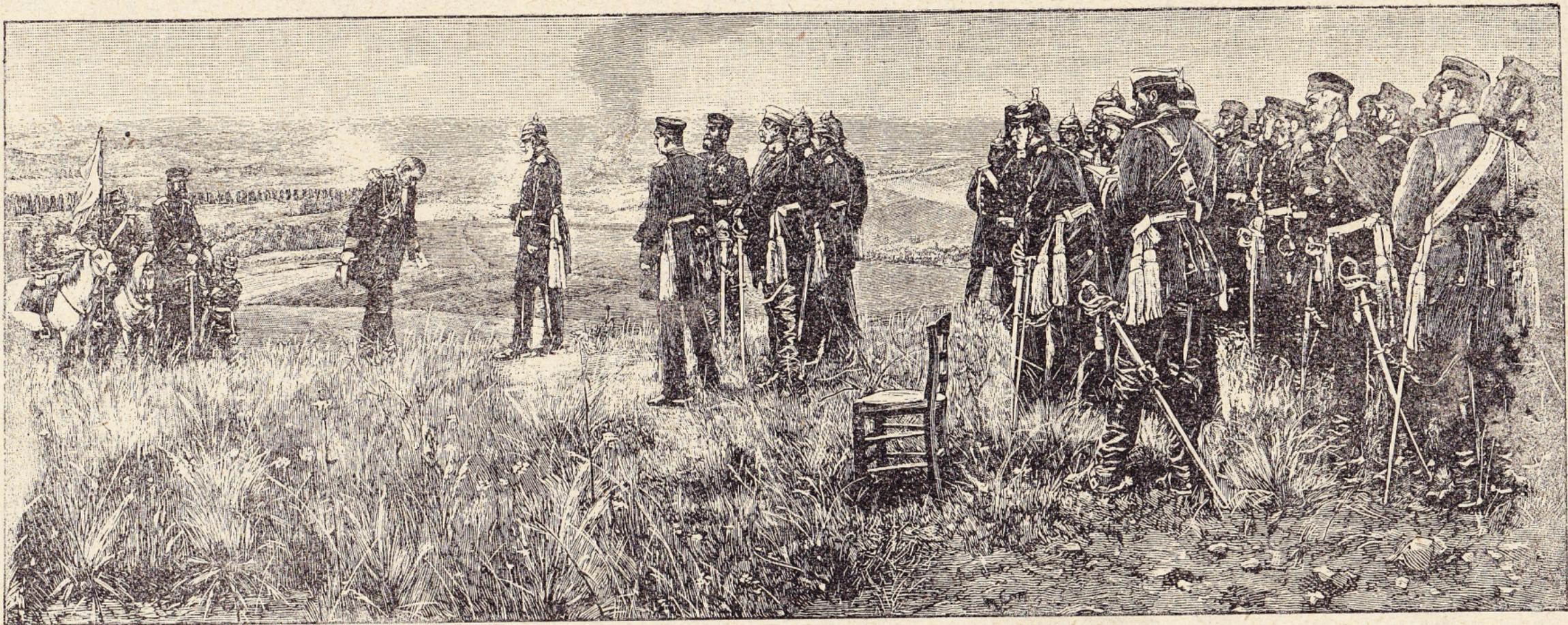
Un Français serait excusable d'ajouter que la toilette de la reine d'Italie venait de Paris et celle de l'Impératrice allemande de Berlin, mais l'histoire ne précise pas; elle assure seulement que Guillaume II fut humilié. Il lui sembla impossible qu'une Impératrice d'Allemagne le cédât en élégance à une Reine d'Italie: c'était contraire au protocole.

Il fit modifier totalement le costume de Sa Majesté et notamment le voulut «plus bouffant». C'est depuis ce jour qu'on le dit enthousiaste de l'antique crinoline qui met davantage en valeur, à son avis, le buste féminin.

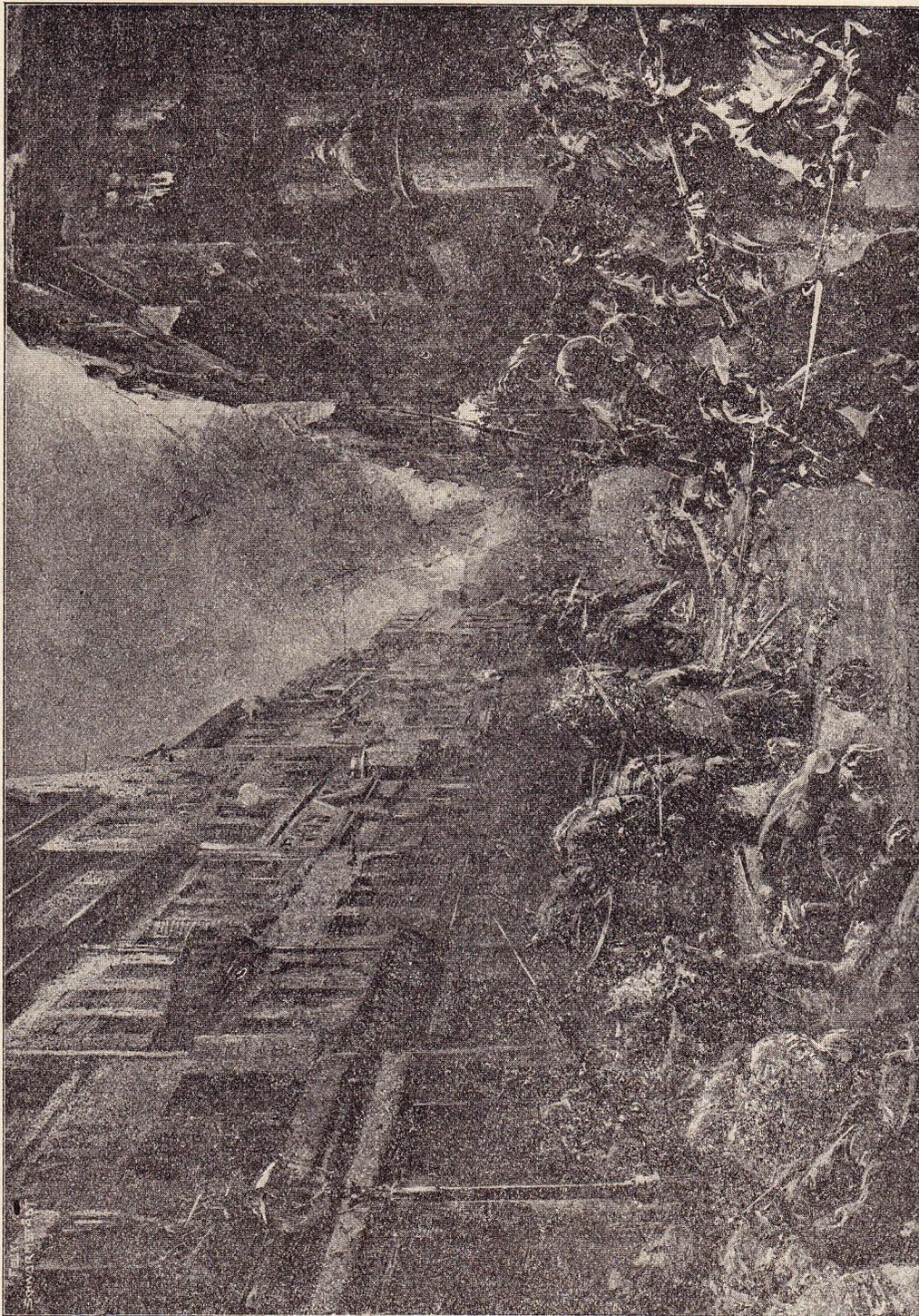
Dans les cérémonies officielles, l'Impératrice porte un grand diadème; et, au milieu des cheveux, étincellent des épingles avec brillants. Le diadème est orné d'un diamant taillé, gros comme une cerise; ce joyau est entouré de trente ou quarante pierres plus petites.

Ces bijoux sont conservés dans une pièce affectée à cet usage et placés sous une surveillance spéciale. Quelques jours avant la cérémonie où l'Impératrice doit exhiber ses parures, un orfèvre de la Cour examine soigneusement si les pierres sont solidement montées, et si elles n'ont pas besoin de subir un nettoyage qui en aviverait l'éclat.

En temps ordinaire, l'Impératrice ne porte pas de brillants. L'Empereur, dit-on, approuve ces goûts modestes. Un jour que l'Impératrice n'avait aux doigts que son alliance, il lui aurait dit: «Gustel (nom de caresse pour Augusta), c'est ainsi que tu me plais le mieux!»



La reddition de l'armée française à Sedan en 1870.



Bataille dans les rues de Mulhausen.

On prétend que Guillaume ne montre pas une pareille douceur envers son cadet, le prince Henri de Prusse. Il y aurait eu, à plusieurs reprises, entre les deux frères, des discussions extrêmement violentes. On a raconté qu'à propos de politique, l'Empereur aurait voulu couper court aux objections ou remontrances de son frère, en rappelant à celui-ci qu'il parlait à son Souverain. Le Prince Henri aurait riposté par un mot très vif que l'étiquette des Cours n'a pas encore adopté. Guillaume, furieux, se serait précipité sur son cadet et un pugilat en règle aurait suivi la dispute.

Cet incident se dénoua par la mise aux arrêts du Prince, et, bientôt après, par son départ, comme chef de l'escadre allemande pour l'Extrême-Orient, où il resta près de deux ans. A cette occasion, les socialistes, toujours ironiques, commentant le discours d'adieu de Guillaume II au prince Henri (discours dans lequel l'Empereur invitait son frère à employer contre les Chinois « sa dextre, gantelée de fer »), insinuèrent que le Kaiser avait sans doute de bonnes raisons de faire allusion à la force musculaire de son cadet.

Mais ce sont là, évidemment, propos malveillants.

Bon époux — à quelques faiblesses près, — Guillaume II est volontiers un père autoritaire et rigide. Il est sévère envers ses enfants parce qu'il a été lui-même sévèrement élevé.

Son enfance — pour employer une image vénérable — fut bercée par le tonnerre du canon, le cliquetis des armes, les fanfares des triomphes guerriers.

Au moment où sa jeune intelligence s'éveillait, la dynastie des Hohenzollern consolidait sa puissance sur les champs de bataille. En 1870, il avait onze ans. A l'âge où les petits garçons s'enthousiasment aux récits des hauts faits de guerre et enflamment leur jeune imagination, il vivait au milieu de ces mêmes hommes que son peuple considère encore aujourd'hui comme les paladins d'une vaste épopée, dont son père et son grand-père furent les héros. Le fruit de toutes ces victoires (guerre danoise avec Duppel et Frédéricia, guerre de Hanovre avec Langensalza ; sans parler de Sadowa et de Sédan), ne devait-il pas augmenter la force de cette dynastie dont le destin l'appelait à être le chef ?

C'est ainsi que son orgueil s'exaspéra. Dès l'enfance, il s'enivra de gloire, mais faible par nature, il ne devait avoir que l'apparence d'un soldat, la façade d'un conquérant, malgré que la famille des Hohenzollern fût une famille de militaires.

A l'âge où les autres petits garçons inaugurent leurs premiers pantalons, les petits Hohenzollern sont lieutenants dans un régiment de la garde.

Les enfants de Guillaume II n'ont pas été gâtés, leur père ne le fut point.

Maurice Busch, secrétaire de M. de Bismarck, rapporte dans ses « Mémoires » que, ayant un jour demandé au Chancelier si on employait la méthode des corrections corporelles à l'égard des enfants de l'empereur Frédéric-Guillaume, son maître, sans répondre directement à sa question, lui raconta une anecdote qui se passe de commentaire.

L'un des jeunes princes venait de se voir administrer par sa gouvernante une magistrale fessée.

« Croyez bien, Altesse, dit-elle à son élève, que ce que je viens de faire me cause autant de douleur qu'à vous.

— Ah ! et à la même place ? » demanda immédiatement le prince... Guillaume, l'Empereur actuel.

Où le père a passé, passera bien l'enfant.

On a donc élevé les fils du Kaiser à la baguette.

Il y a trois ans, le Kronprinz, qui faisait alors ses études à Bonn, goûtait médiocrement la liberté d'allures et les effusions, après boire, de ses camarades. Le sans-gêne et la grossièreté de certaines coutumes le choquaient ; il s'en ouvrit à son père.

Mais, loin de partager la mauvaise humeur de l'héritier présomptif de la Couronne, l'Empereur se divertit beaucoup au récit des brimades dont son fils avait été la victime :

« C'est ainsi, répondit-il, qu'on apprend à connaître le monde et les hommes. »

Le monde et les hommes allemands, tout au plus, et encore quelques-uns seulement.

Dans une autre circonstance, l'Empereur montra moins de gaieté.

Se soumettant en cela à la tradition scrupuleusement observée chez les étudiants allemands, le Kronprinz avait dépassé son budget et contracté des dettes comme un simple mortel. Les prêteurs consentirent bien une première et une deuxième fois à patienter, mais, à la longue, ils devinrent plus pressants. Le Prince dut se résigner à s'adresser à son père et lui exposa la situation. Le Kaiser ne voulut rien entendre. Le Prince supplia, fit observer à l'Empereur qu'il était gentilhomme, offi-

cier, etc. Rien n'y fit. Le père resta inflexible. Pour toute réponse, Guillaume II expédia à son fils sa propre photographie le représentant en bon père et bon époux aux côtés de l'Impératrice.

Un billet laconique accompagnait l'envoi.

En quelques lignes bien senties, l'Empereur recommandait au Prince de placer cette photographie en évidence sur sa table de travail, pour que la vue de ses parents lui rappelât à toute heure les devoirs qu'il avait envers eux.

Telle est l'historiette qui a défrayé la chronique allemande durant trois semaines. Elle a beaucoup ému les bons Berlinoises, malgré que quelques grincheux aient cru y voir une petite comédie arrangée en famille (!).

Guillaume II, trop occupé, et d'ailleurs incertain dans le choix des méthodes à suivre, laisse le soin de l'éducation première de ses enfants à l'Impératrice ou à des professeurs de confiance. Mais on conçoit que, en raison de son esprit fantasque et changeant, l'Empereur n'ait pas toujours trouvé que l'instruction marchât à son gré.

Il entre un jour dans la salle d'études des enfants, les réprimande, tempête, provoque un torrent de larmes. L'Impératrice survient au moment où l'Empereur, arpentant la pièce à grands pas, s'écrie :

« Je veux être obéi, je suis le maître.

— Vous l'êtes, en effet, répond l'Impératrice, dans votre royaume ; mais, ici, il n'y a qu'une maîtresse, et c'est moi ! »

Pour sa fille unique, Victoria-Louise, il montre plus d'indulgence que pour les garçons. Le plus grand plaisir de la jeune Princesse, qui a 12 ans, est de passer avec son père sous « Les Linden » (les Champs-Élysées de Berlin). Les saluts de la foule amusent beaucoup la fille de Guillaume II. Très affectueuse pour son père, elle peut se permettre envers lui de petites espiègleries qu'il consent volontiers à ne point prendre en mauvaise part. Il a même dit à ce propos :

« Ma fille est très flattée de se savoir fille d'Empereur, mais que son père soit Empereur, cela n'entrera jamais dans sa tête. »

* * *

Le vieil empereur Guillaume Ier, dont l'économie, ou plutôt l'avarice était proverbiale, avait laissé une fortune relativement considérable, en titres et en espèces à son successeur.

Guillaume II, lui, a la réputation de dépenser plus que ses revenus, et sa situation financière serait, assure-t-on, constamment embarrassée.

L'Empereur aurait des obligations envers certains grands financiers allemands qui l'ont engagé, pour augmenter ses ressources et à participer à certaines de leurs entreprises et à pratiquer des opérations de Bourse. N'a-t-on pas dit que, si Guillaume II avait fait valoir ses prétentions avec l'énergie que l'on sait contre l'infortunée — et peu estimable d'ailleurs — république de Vénézuéla, c'est qu'il avait des raisons personnelles de faire recouvrer la créance, objet du litige ? Quelques grandes maisons de banque de Hambourg avaient acheté, pour son compte, une énorme quantité de « Venezuelans », au moment de la baisse la plus forte de ces valeurs. Il s'agissait de sauver la cais-

(1) On raconte, à présent, qu'il est impossible de trouver trace, à Bonn, de créanciers assez malavisés pour traquer l'héritier de la Couronne de Charlemagne à propos de quelques malheureux milliers de marks. La touchante aventure, où s'affirme si hautement la vertu rigide de Guillaume II, ne serait que le résultat d'une « confidence » d'un attaché du cabinet civil à la Presse bien pensante...



La vision de la défaite.

se. Telle fut la raison du glorieux combat que la puissante et grande Allemagne livra à l'impuissant et petit Vénézuéla.

L'inoubliable ridicule de cette campagne n'empêcha pas les journaux d'Outre-Rhin de nous couvrir de sarcasmes, lorsque notre gouvernement envoya deux cuirassés dans les eaux turques, pour hâter le recouvrement des créances Lorando-Tubini.

L'histoire de la «paille» et de la «poutre» est vraie aussi sur les bords de la Sprée !

Il faut ajouter qu'en ce qui nous concerne il n'était pas question de l'Amérique du Sud et de ses républiques de tragédie-vaudeville, mais de la Turquie et du plus humain des Souverains, S. M. Abdul-Hamid, dont Guillaume II s'est constitué à grands fracas le protecteur tout dévoué... pour ennuier, sans doute, la Russie et la France. Politique admirable !

Indépendamment de sa fortune mobilière, l'Empereur possède une importante fortune foncière. Il est actuellement propriétaire de cinquante-deux châteaux, dont trois, le Château-Royal, Belle-vue et Montbijou, sont à Berlin, et treize à Potsdam et dans les environs. C'est à Potsdam que se trouve le célèbre château de Sans-Souci qu'ont immortalisé Voltaire et Frédéric le Grand. Deux autres : celui de Wilhelmshöhe, près de Kassel, où Napoléon III fut conduit après la bataille de Sedan, celui d'Urville, en Lorraine (où chaque année, l'Empereur se rend avec sa famille) ont l'honneur d'être habités, de temps en temps, par Leurs Majestés. Mais les autres sont rarement visités : ils sont trop ; et les minutes de l'Empereur allemand sont comptées. Tous se trouvent sous la surveillance d'intendant «Kastellane» et, parfois, le maréchal de la Cour se rend en tournées d'inspection dans les différentes propriétés qui sont, fermes comprises, au nombre de quatre-vingt-trois, avec une superficie

globale de 98,748 hectares. Guillaume II a même une propriété à Suisse, qui lui a été léguée l'an dernier.

De fréquents héritages viennent, en effet, augmenter la fortune personnelle de l'Empereur. La baronne Cohn-Oppenheim, qui est morte en 1903 à Berlin, a légué au Souverain plusieurs millions de marks, pour le remercier de l'avoir autorisée, par faveur spéciale, à porter le nom et le titre paternels, après la mort de son père, le baron Cohn-Oppenheim.

Parmi les propriétés qui attirent l'attention particulière de Sa Majesté, il faut citer la ferme Kadinen, dans la Prusse Orientale. Guillaume II en est propriétaire depuis quatre ans à peine. Auparavant, l'exploitation en était négligée, et le matériel en mauvais état. On eût pu, d'un seul coup, remplacer l'ancien matériel par un outillage moderne, mais sur le désir même de l'Empereur, on a préféré tenter l'expérience avec les moyens dont on disposait, et relever le rendement sans avoir recours à des innovations coûteuses.

Sous une intelligente direction la ferme s'est améliorée et développée progressivement par ses seules ressources. Le but que l'on avait visé était atteint. On vit que l'entreprise pouvait donner des bénéfices et on apporta les améliorations nécessaires à son exploitation.

Guillaume II s'intéresse vivement à sa ferme qui comprend une laiterie, une huilerie, une distillerie. Le tout est actionné par l'alcool tiré des pommes de terre dont la récolte annuelle est, en moyenne, de 20,000 quintaux. Un petit chemin de fer Decaerville — également à l'alcool — est installé pour les transports. Le bétail — vaches, moutons, porcs, chevaux — ne compte que des bêtes de race.

* * *

Suivant en cela l'exemple de son oncle Edouard VII, le Kaiser aime à s'inviter sans façon chez quel grand seigneur de ses sujets. Ces visites ont lieu de préférence à l'époque de la chasse ; mais parfois aussi, à Berlin, l'Empereur exprime le désir de dîner chez le Chancelier de l'Empire, chez des amis personnels, le Prince Henckel de Donnersmark, le Prince de Pless, etc.

Tout l'art du maître de la maison est de recevoir le monarque comme un autre convive de distinction, en tenant compte de ses moindres desirs le plus naturellement possible. L'Empereur, de son côté, s'applique de son mieux à paraître simple et jovial.

Sa première parole, en entrant chez le Prince de Pless, chez lequel il était arrivé pour quelques jours, fut celle-ci :

« N'oubliez pas que j'ai laissé à la porte le sceptre et la couronne ! »

Le Prince de Pless avait invité, en même temps que l'Empereur, la plupart des amis personnels de celui-ci, ainsi que leurs femmes.

Au dîner qui suivit l'arrivée de Guillaume II, le couvert impérial — comme l'exige l'étiquette — se trouvait en face de celui du Prince de Pless. Guillaume II, sans façon, prit son assiette et son verre, et dit au prince :

« Pless, reprenez votre place ordinaire ; quant à moi, je renonce volontiers à mes prérogatives de Souverain pour prendre place entre deux jolies femmes. »

Et il s'assit entre la Princesse de Pless et la duchesse de Ratibor. L'histoire ne dit pas si ces hautes dames étaient réellement les plus belles personnes de l'assistance, ou si l'Empereur avait voulu leur plaire par une galanterie.

En pareille occurrence, la soirée qui suivait le dîner était toujours très gaie. Après le repas, l'Empereur organisait quelque amusement au salon. Un soir, il dit aux invités :

« Je vous ai réservé une surprise ! »

Et il fit apporter une grande boîte qui contenait un jeu de ping-pong, passe-temps qui a eu beaucoup de vogue en Angleterre et qui est peu répandu en France.

L'Empereur ajouta :

« C'est un cadeau de mon oncle Edouard ! »

Il aime beaucoup à se trouver au milieu de ses officiers, et s'invite assez souvent au Casino de la garnison qu'il visite.

Il était encore joyeux convive avant la fin 1903.

On sait que, par patriotisme, Guillaume II affecte de temps en temps d'être l'ennemi du champagne français. Seuls alors, les vins mousseux du Rhin ou de Constance trouvent grâce devant lui. Mais il a une tendance à imposer le vin de Tokai, vin autrichien extrêmement cher, et qui ne convient pas au goût et à la bourse de tout le monde. Les mauvaises langues prétendent que, s'il a mis à la mode le tokai en Allemagne, c'est afin d'augmenter les revenus des propriétés de « son vieil ami et père » François-Joseph. L'Empereur d'Autriche a, en effet, le monopole de cette marque, en Autriche ; et les tokai livrés au commerce ne ressemblent pas plus au tokai bu à la table de Schœnbrunn, que les champagnisés français au vrai Roederer. N'empêche qu'on les vend 20 ou 25 couronnes la bouteille.

L'Empereur est fin connaisseur. Un jour, dans un dîner militaire, on lui servit du Moët et Chandon qui portait l'étiquette d'une marque allemande. A la première gorgée, Guillaume II s'aperçut de la substitution ; il en fut mécontent, soit qu'il s'imaginât que cette façon de tourner ses ordonnances fût fréquente, soit qu'il vit avec déplaisir qu'on l'avait cru capable de confondre du « champagne » allemand avec une marque française.

Comme tout vrai Teuton, Guillaume II est obligé d'aimer la bière. C'est la boisson nationale, traditionnelle, « patriotique ». Il l'adopte surtout dans ses visites aux régiments casernés au fond de la vieille Prusse.

L'usage veut qu'on lui serve toujours un nouveau verre, même s'il n'a vidé qu'à moitié celui qu'il avait devant lui.

Tout le monde sait que les Brandebourgeois, les Prussiens, les Polonais sont grands buveurs. Aussi, l'Empereur qui s'est imposé de n'être inférieur sur aucun point à personne au monde, affecte-t-il beaucoup d'assurance en face de plusieurs pintes de Pilsen, quand il visite la partie orientale de son Empire. Certains discours qu'il a prononcés devant les bourgmestres ou officiers des villes de l'Est-Allemand commencent même par ces mots suggestifs :

« Allons ! remplissons les verres, une fois encore !... »

Et peut-être la « chaleur communicative des banquets » n'a-t-elle pas toujours été sans influence sur les discours du Souverain....

S'il est dégustateur, il n'est pas gourmet. Il aime plutôt les plats bourgeois. Sa préférence va surtout, paraît-il, à la carpe à la bière ; il apprécie aussi vivement le gibier aux quenelles de Thuringe.

Jadis, l'Empereur fumait beaucoup. Il affectionnait des « bock » très forts, spécialement fabriqués pour son usage et qui lui revenaient environ à six francs pièce. Mais, depuis un an, il se met évidemment au régime... A la chasse, il ne fume plus que la pipe ; et, à la Cour, de temps en temps, un cigare sans nicotine. Il lui arrive même — chose extraordinaire — de ne pas fumer du tout pendant quelques semaines. Cette résolution est d'ailleurs abandonnée aussi subitement qu'elle a été prise. Mais, pendant la durée de cette abstinence, l'entourage de Sa Majesté doit également se passer de tabac : on n'offre pas de cigare après le repas.

Au cours de ses croisières en Norvège, Guillaume II voit parfois d'un œil indulgent le protocole se relâcher de sa sévérité. Il entretient des rapports très cordiaux avec sa suite ; il s'amuse même des farces des matelots... et n'est pas le dernier à les imiter.

Un soir, il avait réuni dans sa cabine les personnages de son entourage et les officiers de son yacht, le « Hohenzollern ». On buvait du champagne en grignotant des cakes. Soudain, l'Empereur ordonna à ses invités d'ouvrir la bouche et, comme au jeu de tonneau, s'amusa à « mettre dans le mille », en visant les faces stupéfaites et béantes de ses hôtes. Tous se prêtèrent à cette fantaisie de gamin mal élevé ; seul, un officier, saisissant le moment où le projectile qui lui était destiné arrivait sur son visage, l'attrapa au vol et le mit dans sa poche.

Guillaume II parut interloqué ; puis, demanda d'un ton de Jupiter offensé :

« Pourquoi ne faites-vous pas comme tout le monde, monsieur ? »

« — Sire, j'ai voulu garder un souvenir tangible de cette mémorable soirée ! »

Était-ce un hommage ou une ironie ? L'Empereur sembla croire à un hommage et n'instista pas.

En général, les voyages en Norvège sont fertiles en incidents de toute nature, tantôt graves, tantôt amusants. L'Empereur se pique d'être un navigateur consommé. Il lui est arrivé de vouloir lui-même plioter son yacht, pour entrer dans un fjord. L'officier de quart, voyant que l'impérial dilettante allait jeter le bâtiment contre un rocher, eut paraît-il, un mouvement instinctif d'appréhension, voire même un cri. Furieux de cette marque de défiance, le Souverain n'hésita pas, paraît-il, à lancer un coup de poing — tel Napoléon maltraitant Volney. L'officier, heureusement, réussit, grâce à son sang-froid, à esquiver le coup.

Ses traits « d'originalité » sont innombrables. Lors d'une visite à Posen, il voulut, après le dîner de gala, fumer un cigare. Il chercha dans sa poche un canif pour en couper le bout. Un officier supérieur, devinant le désir du Souverain, se hâta de sortir de sa poche un petit couteau et le présenta à l'Empereur. Guillaume II coupa gravement le bout de son « bock », rendit le canif à l'officier et dit gravement :

« Conservez-le bien, ce sera désormais un canif historique ! »

Et le plus fort, c'est qu'il croyait assurément ce qu'il disait.

On peut affirmer, d'ailleurs, qu'en toute circonstance sa préoccupation dominante est de ne pas « rater son effet ». Aussi, lorsqu'une indiscretion ébruite le projet du moment, l'Empereur en éprouve un vif mécontentement.

Il aime à jouir de l'étonnement que provoquent ses actes. C'est au point qu'on l'a vu modifier du tout au tout une décision dont on avait, autour de lui, pénétré le secret.

Il compose son rôle et il le joue jusqu'au bout sans une minute de défaillance.

L'Empereur ne manque pas d'esprit ; mais il apprécie surtout la verve berlinoise un peu « crosse », aux traits grossiers. Sans s'en douter peut-être, il a blessé bien des gens qui ne pouvaient pas riposter.

Il est cependant moins mordant que son père Frédéric III. Mais, même aux moments de franche gaieté, ses intimes ne doivent jamais oublier qu'il est le Roi qui s'amuse.

* * *

Aucun homme n'a jamais éprouvé d'une façon aussi intense que le Kaiser la satisfaction que peuvent procurer à une âme naïve le sentiment et l'exercice du pouvoir.

Quand on considère ce côté du caractère impérial, les deux vers du fabuliste reviennent involontairement à la mémoire :

Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau.

Il est et il demeure le Guillot investi d'une redoutable puissance, au-dessus de laquelle il n'y a rien que la Providence, qu'il semble concevoir sous l'apparence d'une manière de «Reine Victoria» une noble dame et bonne grand'mère qui affectionne spécialement les Hohenzollern !

Dans le spectacle que présente la beauté grandiose de la mer, une idée surtout le touche et fait sur son esprit une impression considérable : C'est, écrit-il lui-même, «quand, dans les eaux septentrionales, on vogue sur les flots immenses, à travers la nuit étoilée, debout sur le pont du commandement... « n'ayant rien au-dessus de soi que son Dieu... »

En voyage, il garde le perpétuel souci de sa dignité de Souverain et s'entoure des plus minutieuses précautions. C'est alors qu'entre en scène cette fameuse police allemande, dont il disait lui-même, un jour, qu'elle était sans rivale dans l'Europe entière. Le jugement serait juste, si l'on doit entendre par police de corps sans esprit, sans délicatesse de sentiments, brutal et « gaffeur » tant qu'on voudra.

Se rappelle-t-on encore ce procès Tautsch où furent révélés les plus scandaleux abus de pouvoir, les bassesses de caractère et les avantages les plus éhontés ? Bien entendu, on étouffa ces révélations : elles jetaient un jour trop défavorable sur les procédés de gouvernement de la Couronne de Prusse.

Quoiqu'il en soit, l'Empereur use et abuse de sa police.

On pense bien que, à toutes ses sorties, il est l'objet de la curiosité des badauds. Les Berlinoïis, surtout les gamins, se bousculent sur son chemin pour le contempler d'aussi près que possible. Les provinciaux, de passage à Berlin, aimeraient mieux ne pas visiter les musées, ne pas connaître les curiosités de la capitale, que de renoncer au triomphe de pouvoir raconter à leur retour chez eux qu'ils ont vu de leurs propres yeux «notre Empereur» (unser Kaiser).

Un important service d'ordre est toujours organisé à tous les carrefours que doivent traverser Guillaume II et sa famille.

Les curieux sont refoulés dans les rues latérales. Le long de l'Allée de la Victoire — la fameuse « Sieges Allee », aujourd'hui garnie de ses prétentieuses statues, — on tend des cordes qui retiendront le flot du public. Des files d'agents à pied sont placées sur le passage. Des escouades d'agents à cheval tiennent la foule à distance. Ces mesures de police ressemblent étrangement à une mise en état de siège. Il ne s'agit pourtant que de défendre la personne d'un Souverain bien-aimé.

Il n'y a pas très longtemps, d'ailleurs, que ces mesures dirigées contre «la curiosité indiscrète» du public sont devenues nécessaires. La savoureuse note du grand maréchal de la Cour, que l'on va lire ci-après, date de moins de deux ans :

« Le désir qu'éprouvent de nombreuses personnes de contempler le couple impérial au cours de ses promenades à pied ou en voiture donne malheureusement lieu à des inconvénients qui doivent être très désagréables aux Souverains. Ne voit-on pas fréquemment des faits comme ceux-ci : des messieurs et des dames poussent le manque d'égards au point de vouloir marcher derrière Leurs Majestés ; ou bien les dépassent plusieurs fois pour les croiser ensuite. En agitant des mouchoirs ou en jetant des bouquets, on effraie les chevaux. D'une manière générale, cette expression de sentiments,

dont la nature est parfaitement naturelle et justifiée, ne tient aucun compte du respect dû à la famille impériale et dégénère en démonstrations importunes.

» L'Empereur n'aime pas que, pendant ses promenades, la police écarte trop rigoureusement les curieux de sa personne. Aussi tous les citoyens intelligents devraient-ils non seulement s'abstenir pour leur propre compte de ces manifestations gênantes, mais encore, dans la mesure de leurs moyens, empêcher que le plaisir de goûter librement l'air frais soit gâté pour Leurs Majestés par des importuns — ce qui se produit très fréquemment depuis quelque temps.

» A ce propos, nous devons ajouter que les tentatives de certaines personnes de remettre à l'Empereur des placets, lors de ses promenades, est une façon d'agir aussi insupportable qu'inutile. De semblables communications arrivent non moins à destination, si elles sont confiées à la poste ou si elles sont remises dans le Château-Royal au maréchal de la Cour. »

Après les avertissements vient le tour de la police ; elle ne se prive pas de déployer son zèle. A peine l'Empereur est-il encore à quelques centaines de mètres des rues par où il doit passer que les agents arrêtent déjà promeneurs et voitures. Cette mesure a souvent pour conséquence, dans les artères très fréquentées, de suspendre la circulation pendant des heures entières.

Dans les rues de Berlin, on ne se contente pas de faire suivre aux voitures une double file, montante et descendante, les piétons eux aussi sont tenus, parfois, de prendre un trottoir, s'ils veulent monter la rue, et l'autre trottoir s'ils veulent la descendre.

On conçoit quelle perturbation apporte une intervention policière qui vient immobiliser les deux courants. Impossible et inutile de passer d'un trottoir sur l'autre ni de rebrousser chemin !

L'Empereur a manifesté son mécontentement à plusieurs reprises à propos des mesures d'ordre appliquées en son honneur et qui gênent les Berlinoïis. Un jour même, il a fait arrêter sa voiture à la porte de Brandebourg et commandé de laisser passer les tramways, omnibus, fiacres, etc., qui attendaient sa sortie. Il a même ordonné que le service qui interrompait la circulation fût supprimé. Mais cette mesure n'a pas tardé à être rapportée, tant les façons démocratiques de circuler sont peu, au fond, du goût de Sa Majesté.

La surveillance établie autour de la personne de l'Empereur est minutieusement organisée. Les indications d'après lesquelles le service de la sûreté prend ses mesures, émanent du commandant du quartier général impérial, c'est-à-dire ordinairement du général de Pless ou du général de Scholl, qui mettent la présidence de la police (préfecture de police de Berlin) au courant. Les « zones de police » dont l'Empereur doit traverser les arrondissements n'assument que le service d'ordre : elles ont à débayer la route devant le Kaiser et à tenir les importuns à distance. Le soin d'assurer la sécurité impériale incombe à tour de rôle, aux commissaires de la police politique. Ces fonctionnaires doivent s'entendre avec la section des anarchistes et sont autorisés à choisir leurs auxiliaires en nombre illimité. Ils sont chargés de poster leurs agents spéciaux à certains endroits du parcours et de faire escorter la voiture impériale, pendant, par exemple, les promenades au Thiergarten. Si l'on ajoute à cela qu'il y a, en général, autour du landau, un escadron de lanciers, on trouvera que Guillaume II est assez bien gardé.



Troupes allant au front et troupes au repos.

Malgré ce luxe de précautions, quelques petits incidents se sont produits, qui ont affecté, plus qu'il ne convient peut-être, l'esprit impressionnable de Sa Majesté. Un jour, une folle lança contre l'Empereur un minuscule morceau de fer qui l'atteignit à la joue, d'une façon anodine, d'ailleurs. Une autre fois, un pauvre déséquilibré fit partir un pétard sous les pas des chevaux attelés à la voiture de l'Empereur.

Lorsque le Kaiser entreprend un voyage en province, le quartier général demande à la direction de la police de la localité, que l'Empereur se propose de visiter, si elle est en mesure d'assumer la surveillance de la sécurité impériale. En cas de réponse négative, un commissaire de police politique accompagne le Souverain, avec un certain nombre d'agents, et organise tout le service de sûreté dont il prend la responsabilité. Les frais de ce service, pour lesquels les agents touchent un supplément de solde sont supportés par la province qui a l'honneur de la visite impériale.

* * *

Le goût de Guillaume II pour les voyages lui a valu le nom de «Reisekaiser», l'Empereur-voyageur. Ce n'est pas le seul surnom que lui aient donné ses fidèles sujets. Comme en parlant librement de la personne sacrée de l'Empereur on risque fort de contrevenir aux fameux articles de la loi relative au crime de lèse-majesté les Allemands ont pris la précaution de désigner leur Souverain par quelque nom peu compromettant. Ils l'appellent, tantôt «Lehmann», un nom très répandu en Allemagne, tel que Durand ou Dubois en France, tantôt «Sieg-

fried Mayer», d'après les initiales (S. M.) de Sa Majesté.

De cette manière, ils peuvent critiquer le Souverain et ses actes sans ce souci de la présence, toujours possible, de quelque mouchard.

C'est à Berlin, naturellement, qu'on parle le plus de Guillaume II en l'admirant le moins.

En dépit de l'enthousiasme affecté avec lequel il s'exprimait, surtout au début de son règne, sur ses «fidèles Berlinoises», les rapports entre l'Empereur et sa bonne ville de Berlin sont devenus de moins en moins cordiaux. La municipalité et la Cour sont loin de s'entendre. L'Empereur a la prétention d'imposer partout sa volonté, fût-elle en désaccord avec celle d'une collectivité de deux millions d'âmes. Il ne pardonne pas à l'édilité de la capitale la résistance qu'elle a opposée à certaines de ses manifestations artistiques. Il désire ici des statues, là des conseillers municipaux berlinois ne saisissent point tout l'à-propos de cette esthétique.

Voici trois ans, il refusa par deux fois de ratifier la nomination, comme premier bourgmestre de Berlin, du conseiller Kaufmann. Après le premier refus de l'Empereur, Kaufmann fut réélu avec une forte majorité. Mais l'Empereur tint bon. Cette lutte aurait pu continuer longtemps si le principal intéressé, le bourgmestre, balotté entre la volonté populaire et celle de son Souverain, n'avait eu l'idée de tomber malade et de mourir, pour mettre fin au conflit.

L'attitude du Kaiser contraste singulièrement sur ce point avec celles de Guillaume Ier qui avait coutume de se proclamer et d'être réellement «le premier serviteur de l'Etat», et du grand Frédéric qui avait quelquefois, lui aussi, maille à partir avec ses sujets, mais savait les désarmer par son esprit.



Dieu punisse l'Angleterre.
Ce vœu des Allemands ne fait pas grande impression sur les Anglais.

Frédéric vit, un jour, les Berlinoïses rassemblés devant une affiche collée aux murs du palais. Elle était fixée trop haut ; les curieux étaient forcés, pour lire, de tendre le cou et de se dresser sur la pointe des pieds. Le Roi envoya un aide-de-camp aux renseignements. L'officier revint en déclarant que l'affiche n'était autre chose qu'un pamphlet dirigé contre le Roi et demanda s'il fallait le faire enlever :

« Tief er hangen (Qu'on le pende plus bas) », s'écria tranquillement le Prince.

Nous voilà bien loin de l'intransigeance de Guillaume II qui, jugeant sa personne souveraine insuffisamment protégée par la législation en vigueur, y a ajouté le fameux paragraphe du crime de lèse-majesté qui a permis, évidemment, aux tribunaux allemands de nombreuses et indignes condamnations, mais qui n'a servi en rien le respect de la Couronne dans l'ensemble du peuple.

Ces moyens ne sont plus de notre âge et, là encore, Guillaume II a montré que, chez lui, la déraison l'emporte sur l'intelligence.

* * *

Artiste, Guillaume II l'est avant tout. Le « Simplicissimus » l'a comparé à Néron... C'est beaucoup dire ; cependant le trait n'est pas sans justesse. Si le Kaiser ne joue pas du luth et ne chante pas en public, il compose, il versifie, il recherche les suffrages populaires et se persuade qu'il est rempli de talents. Mais c'est un Néron philanthrope et qui ne se résout qu'avec douleur à livrer aux fauves les chrétiens — en l'espèce, les Polonais. Il

tient à paraître bon et voudrait charmer les hommes, comme Orphée charmaient les bêtes. La musique, pour lui, doit adoucir les mœurs.

Lors de l'inauguration de la nouvelle Université des Beaux-Arts, au mois de novembre 1901, l'Empereur, s'adressant au célèbre violoniste Joachim, professeur au Conservatoire de Berlin, déclara : « Vous savez quelle importance éducatrice j'attribue à la musique et à la culture de cet art. Je vous engage à la comprendre surtout au point de vue de son action sur l'esprit et le cœur. La musique éclaire, élève et forme l'âme. Je suis persuadé que tout le corps enseignant entend et pratique ainsi cet enseignement comme vous-même. »

« Le théâtre, disait-il encore aux comédiens du théâtre royal de Berlin, est une de mes armes de gouvernement. »

Ce goût pour la musique et l'art dramatique que manifeste Guillaume II est autant l'expression d'une disposition naturelle qu'une intention calculée de plaire au caractère germanique dont l'art musical est, notamment, un des délassements préférés. Cependant il est intéressant de remarquer que l'impérial dilettante se sépare de la presque unanimité de ses sujets dans l'appréciation qu'il a osée de l'auteur du « Tannhäuser » :

« Wagner, dit-il, je ne l'aime pas : il est trop bruyant. J'apprécie bien davantage la musique simple, mais si agréable de Gluck. »

Guillaume II ne s'est pas borné au rôle de critique : il s'est haussé jusqu'à celui des compositeur. Son « Hymne à Ægir » est resté célèbre, moins peut-être — est-il besoin de le dire? — à cause de



Une charge de la cavalerie Allemande en 1870.

sa valeur intrinsèque qu'en raison de la qualité de l'auteur.

On ne peut juger ses autres morceaux de musique : il ne les a pas encore produits en public.

Cette tendance à faire de la composition musicale semble être générale dans la famille. Le Prince Henri, son frère, a écrit une « Marche » de défilé pour la première division de la flotte allemande et une mélodie pour instruments à cordes. Un autre membre de la famille des Hohenzollern, le prince Joachim-Albert de Prusse, a collaboré à un opéra, « Miracle du Printemps », reçu au Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles. Le Kronprinz est un violoniste supportable. On sait, enfin, que l'Empereur est bon pianiste; il déchiffre à première vue des morceaux difficiles. Même pendant les grandes manœuvres, Sa Majesté a sous la main un piano, au grand quartier général, et cet instrument encombrant occupe une place d'honneur à bord du yacht impérial.

Compositeur, exécutant, le Kaiser s'est en outre révélé chef d'orchestre. Ce fut à Wendeck, lors d'une visite qu'il y fit, le 6 décembre 1900, que Guillaume II donna pour la première fois ce spectacle peu banal d'un souverain se substituant au chef de musique d'un de ses régiments.

La fanfare d'un corps de cavalerie de Breslau avait joué, ce jour-là, pendant le dîner. Le repas terminé, l'Empereur, accompagné du Prince de Donnersmark, du comte de Waldersee, du général comte de Moltke s'approche des musiciens et ordonne l'exécution d'une composition qui date de 1402 et que le comte de Moltke, excellent musicien, a découverte et adaptée pour les fanfares allemandes.

Guillaume II prit beaucoup de plaisir à cette audition et félicita M. de Moltke. Il demanda ensuite qu'on jouât, en sa présence, quelques vieilles marches de parade pour cavalerie. C'est alors que, tenant à les diriger lui-même, le souverain pria le chef de musique de lui céder son bâton de commandement. Guillaume II, debout au centre du cercle que formaient les cavaliers musiciens, battit gravement la mesure. Après quoi, il passa le bâton au comte de Moltke, en disant : « A vous, mon cher Moltke ! » Et le comte, à son tour, conduisit l'orchestre.

Le successeur du Grand Frédéric et le neveu de l'habile stratège donnèrent, ce jour-là, un touchant spectacle.

Charmé, l'Empereur retourna le lendemain à une répétition de la musique, y resta une heure entière et se plut de nouveau à conduire en personne l'exécution de quelques morceaux.